

La fille des infos

Je crois que j'ai pris conscience que tout était réel, que c'était en train d'arriver et que ça m'arrivait à moi quand ma sœur Deborah est entrée dans la cuisine de mes parents et que j'ai entendu ce qu'elle a dit. Tôt ou tard, il fallait que ça arrive. C'était beaucoup trop tôt pour moi, mais les emmerdes arrivent toujours plus tôt qu'on ne voudrait, puisqu'on espère qu'elles n'arriveront jamais. Maintenant, je ne pouvais plus faire semblant ni me cacher. C'était un fait.

— Je viens de voir Víctor à la télé. Enfin, je crois. Ou alors, c'était quelqu'un qui lui ressemblait beaucoup, qui s'appelait Víctor, et qui était aussi architecte.

— Alors, oui, ça doit être Víctor, ai-je répondu.

— Il était avec...

Elle s'est interrompue avant de prononcer son nom, craignant ma réaction. Elle ne voulait pas me blesser. Ma mère et ma sœur Irene lui lançaient des regards encourageants pour qu'elle finisse sa phrase, mais Deborah n'osait pas. Alors, je l'ai fait à sa place, et de façon sereine, ou plutôt résignée, comme si ça ne me concernait pas, comme si j'étais au-dessus du bien et du mal :

— Avec la présentatrice des infos de la Une. Oui.

— Il était sur un yacht.

— Sur un yacht ?

— Énorme.

— Quel fils de pute ! j'ai hurlé.

— Mais... comment c'est arrivé ? C'est pour ça que tu as annulé le mariage ?

J'avais déjà vécu d'autres ruptures. Et j'étais plutôt douée pour tourner la page. Le roi est mort, vive le roi. Une fois la dent arrachée, le mal disparaît. À quelque chose malheur est bon. Bon, d'accord, ce dernier proverbe ne s'applique pas vraiment ici, mais je l'ai toujours préféré à celui qui dit : « Qui s'attache à bon arbre en reçoit une bonne ombre. » Surtout maintenant que l'arbre Víctor, auquel je m'étais attachée ces cinq dernières années et qui m'avait procuré une si bonne ombre et de si bons moments, était sur le point de me tomber dessus, en mondial-vision sur toutes les chaînes, comme au ralenti, pour m'aplatir comme une crêpe. Et je ne pourrais pas faire comme si de rien n'était. Ni m'en détacher aussi facilement. Je l'ignorais encore, mais ce n'est pas une mince affaire de tourner la page quand tous les jours à la télé, sur internet et dans la presse *people* est retransmise pas à pas avec moult détails l'histoire d'amour naissante entre un jeune et séduisant architecte à la mode et la plus belle, la plus fabuleuse présentatrice des infos après Sara Carbonero et Letizia Ortiz. Une fille tellement sympathique, et souriante ! Pétaïse.

Je me sentais tout à coup très proche de Jennifer Aniston. Elle avait dû en baver grave quand Brad Pitt avait commencé à la tromper avec l'autre. Figurez-vous que j'avais fini par tellement m'identifier à elle que pour moi, Angelina Jolie n'avait plus de nom et était devenue « l'autre ». J'imaginais Jennifer s'efforçant tous les jours de faire bonne figure chaque fois qu'on l'interrogeait, ou qu'elle allumait la télé et qu'elle les voyait, si beaux, si parfaits, si... quels enfoirés !!! Où peut-on se cacher quand il n'existe aucun endroit au monde où un épisode de *Friends* ne passe pas à la télé, où personne n'a pas vu *Thelma et Louise* ? Moi, au moins, j'avais un sanctuaire. Je pouvais faire mes valises et me planquer dans un lieu où il n'y avait pas la télé, pas de wifi, où personne n'achète la presse *people*. Mon refuge, c'était la maison de mes parents en Cantabrie. J'allais

pourtant vite découvrir qu'ils s'étaient offert un grand écran plat et que mon petit frère avait une connexion internet à très haut débit.

Víctor et moi avions listé notre top five de cinq célébrités, hommes ou femmes, que nous pourrions nous envoyer, si l'occasion se présentait, avec la bénédiction de l'autre. Et le meilleur : si, par le plus grand des hasards, la possibilité la plus infime de les rencontrer se présentait, nous avions l'obligation morale d'essayer de finir dans leur lit. Nous nous croyions tellement modernes. Mais nous étions surtout très cons. Évidemment, nos listes étaient totalement impossibles : trois acteurs américains, un mannequin et un sportif de mon côté, et pour Víctor, deux actrices, deux mannequins, et une présentatrice du journal télé.

Víctor avait rencontré la présentatrice du journal télé. Víctor avait couché avec la présentatrice du journal télé. Et Víctor m'avait larguée à moins de deux mois de notre mariage pour la présentatrice du journal télé.

En réalité, tout ça n'est pas complètement vrai, ou plutôt, je ne suis pas tout à fait précise. C'était plus compliqué. Et il a sûrement une autre version, dans laquelle il pourrait même raconter que c'est moi qui l'ai poussé dans les bras de l'autre et que c'est aussi moi au bout du compte qui ai rompu avec lui. Et ce ne serait pas un mensonge.

Bon, il faut que je remette les choses en ordre. Ou plutôt, que je vous raconte l'histoire de façon chronologique.

Víctor et moi vivions ensemble depuis trois ans, et nous travaillions également tous les deux dans le même cabinet d'architectes. Il possédait un don inné pour plaire à tout le monde, et surtout aux clients. Une qualité que mes patrons avaient tout de suite repérée, et en un rien de temps, il s'était retrouvé assis à leur table pour vendre les projets et tenter de convaincre les clients d'accepter les propositions les plus invraisemblables. Víctor avait développé ce talent il y a bien longtemps, quand son père, représentant pour des produits

de beauté, l'emmenait en tournée avec lui pendant les vacances. C'est comme ça qu'il avait acquis ce pouvoir de séduction et de persuasion qu'il a ensuite mis à profit dans tous les aspects de sa vie. Son père voulait qu'il devienne avocat, parce qu'il pensait qu'avec son bagout et son habileté à argumenter, il pourrait sauver de la prison le plus abject des criminels, dîner avec la juge et finir dans son lit. Moi, je n'ai pas ces compétences. J'ai sans doute d'autres qualités, mais faire bonne impression d'entrée de jeu et convaincre les clients ou mes amis n'en fait pas partie. Mes sœurs disent que j'ai un caractère de cochon et que je pète un câble à la moindre occasion. Elles exagèrent, je crois. Je m'énerve facilement, c'est possible ; je me méfie des gens, énormément ; je ne supporte pas l'injustice, c'est vrai ; j'ai tendance à voir les choses plus noires qu'elles ne le sont, peut-être, et il n'est pas impossible que je ne sache pas me comporter en société et que j'aie beaucoup de mal avec la connerie, mais... ça va. Ma sœur Irene pense que si j'étais née aujourd'hui, où tout se diagnostique et porte un nom, on m'aurait collé un syndrome d'Asperger gros comme une maison. Ou un truc encore pire. C'est faux, parce que j'ai des sentiments, je souffre et je m'émeus comme tout le monde. Je ne suis pas inadaptée du tout, je sais me faire des amis. Mais à chaud, j'ai du mal. Je n'aime pas rencontrer des gens au débotté, parce que je les trouve souvent décevants. Ce n'est pas que j'attends trop d'eux, je le sais, c'est tout. Je ne suis pas Miss Sympathie, je l'admets. Tout le monde n'est pas fait pour présenter un jeu télévisé ou les infos.

Mais revenons à nos moutons. Au boulot, je ne sais pas me vendre, c'est pour ça que Víctor et moi formions une si bonne équipe. Et c'est peut-être aussi pour ça que je me fichais pas mal que mon nom n'apparaisse jamais dans les projets sur lesquels j'avais pourtant bossé autant, sinon davantage que lui. Tant que je n'avais pas besoin de me coltiner les clients, ça me convenait très bien. En plus, je n'ai pas un ego démesuré, signer des projets collectifs ne me fait pas rêver, surtout que je

suis encore débutante. J'étais déjà contente d'avoir trouvé un job dans ma branche sans avoir besoin d'émigrer.

Nous formions une si bonne équipe qu'on nous sollicitait de plus en plus souvent pour bosser ensemble sur toutes sortes de projets de la boîte. La plupart n'allaient pas plus loin, et ne restaient que des projets, car le cabinet traversait une période difficile. De fait, les rumeurs de réduction de personnel se multipliaient chaque jour, et hormis les quelques chantiers pour des particuliers, la boîte répondait à tous les appels d'offres qui passaient, qu'il s'agisse d'une gare routière à Soria, d'un aéroport à Chicago ou de la rénovation d'une aile du musée d'Art contemporain de Santiago du Chili. « Folie » et « stress » sont des mots qui résumaient assez bien ces deux dernières années. Je ne saurais même pas dire combien de projets différents nous avons enchaîné. Et la plupart du temps en pure perte parce qu'il était presque impossible de remporter ces appels d'offres. C'étaient ainsi des jours et des semaines entières de boulot acharné qui finissaient à la poubelle. Très frustrant. Et le pire dans tout ça, c'était qu'il nous restait à peine assez de temps, à la fin de la journée, pour nous consacrer à autre chose qu'AutoCAD ou des recherches exhaustives sur tous les types de matériaux, de structures et de chantiers existants... Je dépensais l'intégralité de mon misérable salaire en shampoing antichute, vu qu'il me suffisait de passer la main sur ma tête pour ramener des cheveux par poignées. À ce rythme-là, je serais bientôt connue comme l'architecte chauve, un titre qui sonne plutôt bien pour une pièce de théâtre, mais pas dans la vraie vie.

Je me souviens d'un projet en particulier pour lequel nous avons usé nos yeux, notre patience et même notre santé. C'était un appel d'offres pour la réhabilitation du musée des Sciences de Stockholm. Cinq des cabinets d'architectes les plus prestigieux d'Europe y participaient, ainsi que d'autres, moins réputés, dont nous faisons partie. Contre toute attente, nous l'avions remporté. Une fois de plus, mon nom n'était pas mentionné. Et je dois avouer que là, ça m'avait un peu

agacée. Mais j'avais très vite oublié, parce que l'important, c'était d'avoir gagné et que je n'allais pas non plus en faire un fromage.

Nos chefs étaient ravis, ne tarissaient pas d'éloges et avaient voulu fêter ça en grande pompe. Ils avaient organisé une fête pour la venue des Suédois en Espagne. Après des années à vivoter avec des projets à la petite semaine, ou à convoiter des appels d'offres délirants où nous laissions notre peau, nous touchions enfin du doigt un petit bout de paradis. Voilà pourquoi ils voulaient une célébration qui ait de la gueule. La soirée s'annonçait mémorable.

Et elle le fut.

Je ne sais pas si Victor s'était imprégné de cette atmosphère festive et de l'optimisme général, ou s'il avait réellement attendu le moment parfait, mais toujours est-il que ce soir-là, il m'avait demandée en mariage. Avec la bague et tout le tintouin.

Il m'avait totalement scotchée.

Je n'avais pas spécialement envie de me marier. Ça n'avait jamais fait partie de mes priorités et je n'avais jamais été une de ces petites filles qui rêvent de porter une robe blanche, qui ont planifié toute la cérémonie et choisi leurs demoiselles d'honneur. Rien de tout ça. Mais je ne sais pas ce qui s'est passé quand il a fait sa demande. Je n'en sais rien, je le jure. Toujours est-il que ça m'a rendue euphorique. Même moi, je n'en revenais pas. Peut-être parce que j'arrive à cet âge maudit où bon nombre de mes amies et de mes collègues de bureau s'étaient décidées à sauter le pas, ou parce que toutes ces comédies romantiques et ces romans à l'eau de rose finissent par s'ancrer dans l'inconscient, je ne sais pas. Quoi qu'il en soit, moi qui me croyais loin de tout ça, j'avais d'abord tenté une moue blasée, histoire de bien montrer que j'étais au-dessus de tout ça, mais une bulle de bonheur s'était bientôt dilatée à l'intérieur de moi, et je n'avais pas pu m'empêcher de sauter de joie en hurlant : « Merci, mon Dieu ! Merci ! Je ne vais pas finir vieille fille ! Je ne suis pas une ratée ! Ni un déchet

humain ! Ni un Orque de la Terre du Milieu ! Il m'aime, mon Dieu, il m'aime ! Merci, merci, merci. Prends ça, ma sœur, toi qui disais que jamais personne ne me supporterait. Regarde, avec qui je me marie ! Regarde !!! »

Heureusement que tout ça je l'avais juste pensé, je ne l'avais pas exprimé. En tout cas, pas de cette manière. Cela dit, ma réaction n'avait pas été mesurée.

Hélas.

Entre autres choses, parce que je crois que j'avais déconcerté Víctor. Avec tous ces cris, il ne savait plus s'il devait me passer la bague au doigt, aller chercher une bouteille de champagne à l'épicerie du coin ou me préparer une tisane... Et moi :

— Vas-y, passe-la-moi, passe-la-moi, elles vont toutes être vertes. Comme elle est belle ! Allez, passe-la-moi. Oh là là, la vache, elle est magnifique ! Il faut que j'appelle Chavela, que je mette une photo sur Instagram, et sur Facebook. Et... Allez hop, on descend chez le Chinois pour acheter une bouteille de champagne, ou cinq, et je montre la bague à Chin Lu, à Rosa, à tout le quartier. Quel bonheur, je vais me marier ! Je vais me marier !!!

Quelle honte, bon Dieu.

Surtout quand on sait ce qui s'est passé après, évidemment.

Nous avons décidé d'opter pour un mariage discret. Pas plus de cent personnes. Au-delà, c'était vulgaire. Résultat des courses : deux cent quinze invités.

Je ne comptais pas non plus dépenser une fortune, que je ne possédais pas, dans une robe. Au-delà de huit cents euros, ce serait de la folie. Verdict : deux mille huit cent cinquante-trois. Ils ne m'avaient même pas fait cadeau des trois euros. J'avais envisagé de contracter un crédit pour pouvoir la payer. Ou de lancer un crowdfunding.

Ah, et puis pas question d'être la pétasse typique qui se vante de sa bague, de son fiancé et de sa noce. Au final, je

m'étais luxé le coude à force de tendre le bras pour montrer ma bague en toute candeur et subtilité.

Au bureau, mes collègues ne m'avaient déjà pas à la bonne, surtout les filles, mais je crois que depuis l'annonce du mariage, tout le monde me détestait.

Puis vint le jour de l'arrivée des Suédois. Le jour de la fête. Mes chefs avaient loué trois étages du Casino de la calle Alcalá, y compris la terrasse avec vue sur le centre majestueux de Madrid. Moët & Chandon, open bar et traiteur de luxe. Des invités par centaines, et même quelques stars de la télé. Et des clients à qui nous avions proposé des projets qu'ils n'avaient jamais achetés et qui avaient atterri, comme d'habitude, dans le cabinet de Joaquín Torres, mais qui n'avaient aucun scrupule à se pointer à notre soirée, ça non.

Et alors, au milieu de la foule, je l'ai vue. Elle. La présentatrice des infos. Celle qui figurait sur la liste des cinq célébrités avec qui mon futur mari avait la permission de s'envoyer en l'air. Mais comme j'allais l'épouser, et que je me croyais à l'abri de tout, si géniale et moderne, malgré le mariage traditionnel que j'avais organisé, je me suis empressée de dire à Víctor que la présentatrice était de la fête, et que s'il voulait prendre de l'avance sur son enterrement de vie de garçon, je n'y voyais pas d'inconvénient. À ma décharge, je dois dire que j'avais déjà descendu trois bouteilles de Moët et que c'était l'excès de bulles et d'alcool qui parlait pour moi. Si j'avais été sobre, ça ne me serait jamais venu à l'idée. Heureusement que Víctor, plus calme, plus digne et plus intègre, m'a envoyée promener.

— Arrête de dire n'importe quoi.

— Elle était sur ta liste. C'est une obligation morale. Moi, si je vois l'acteur de *Cinquante nuances de Grey* passer la porte, là, tout de suite, je ne réfléchis même pas, je me jette sur sa braguette. *Mamma mia...*

Je me suis tournée vers la porte dans une pose théâtrale, comme si j'attendais que l'acteur du film entre par miracle. Il n'est pas entré. Dommage.

— Ça ne te réussit vraiment pas, le champagne, Bea. Honnêtement.

— Tu veux que je te la présente ?

— Je veux surtout que tu te passes un peu d'eau sur la figure, en espérant que ça te rafraîchisse les idées.

— Tu vas te marier avec la femme la plus merveilleuse et compréhensive du monde et c'est comme ça que tu la traites ? Ingrat. Petit joueur. T'as rien dans le froc.

Víctor m'a fait taire d'un baiser et m'a pris la coupe des mains. En plus de sa faconde et de son talent argumentatif, c'était un homme d'action. Et il avait toujours su comment m'empêcher de parler.

— Va manger quelques petits fours avant de descendre une autre bouteille de champagne.

J'ai avalé plusieurs petits fours, j'ai bu quelques coupes de champagne de plus, j'ai papoté avec les uns et les autres. Je ne m'étais jamais sentie aussi bien intégrée. Rien de tel qu'une bague au doigt et des litres de Moët dans l'estomac pour transformer une femme de caractère en star de la soirée. De temps en temps, Víctor vérifiait que je tenais toujours debout et que je ne me vidais pas la vessie dans l'un des vases géants de la terrasse telle une Anglaise bourrée à Malaga. Une précaution qui n'avait pas lieu d'être, parce que quand ma vessie est pleine, je vais la vider aux toilettes comme l'architecte moderne, européenne et civilisée que je suis. Et qui venait de remporter un appel d'offres, qui plus est, même si mon nom n'était cité nulle part.

Et c'est aux toilettes que tout est arrivé, que j'ai dessoûlé instantanément.

J'étais là, assise sur la cuvette, ma robe retroussée, admirant plus que de raison la bague sur mon doigt, quand j'ai entendu des voix familières. Celles de deux collègues du cabinet, et elles parlaient de moi.

— J'en peux plus de Bea, franchement. Je préférerais presque la version prémariage.

— Les filles comme elle, ce sont les pires. Elles se

prétendent indépendantes, elles jouent les fortes têtes, les *superwomen*, mais tu leur mets la bague au doigt et elles se transforment en toutous.

— Bon, cela dit, moi aussi je serais contente de mettre le grappin sur un mec comme Víctor. Mais quand même, au point d’oublier le reste...

— À mon avis, elle n’est pas au courant.

— Tu crois ?

— Mais oui. C’est pour ça qu’il l’a demandée en mariage. C’est un coup de génie.

— Faut dire qu’il est malin.

— Et elle, un peu nounouille, pour avaler tout ça.

Mais de quoi parlaient-elles, à la fin ? Víctor m’aurait-il trompée ? C’était pour ça qu’il m’avait demandée en mariage, parce qu’il s’en voulait ? C’était ça, le coup de génie dont elles parlaient ? Mais c’était le truc le plus vieux du monde ! Et puis, ça ne ressemblait pas du tout à Víctor.

— C’est vraiment injuste, parce que c’est peut-être une sorcière, mais elle a du talent. Tout le talent qu’il n’a pas.

— On dirait presque que tu l’aimes bien.

— Non, mais la solution pour les arcs-boutants et pour la structure qui va dans l’eau, ça vient d’elle. Víctor n’y aurait jamais pensé. Mais qui est le baratineur que les clients adorent ? Et du coup, qui perd son boulot et qui le garde ?

Sous le choc, j’ai failli tomber sur le cul. Ils allaient me licencier ? Moi ? C’est vrai qu’ils annonçaient des coupes budgétaires depuis six mois, mais... mais... maintenant que nous avons remporté l’appel d’offres, qu’ils avaient arrosé cette putain de fiesta au Moët... c’était là qu’ils comptaient faire des économies ?

— Voilà pourquoi c’est une idée de génie de la demander en mariage. Pour qu’elle avale la pilule la bouche en cœur quand elle découvrira qu’il lui a piqué son job. Il est finaud, le mec, parce que c’est sûr qu’elle ne lui reprochera rien, si au bout du compte il devient son mari.

— Mais ce n'est peut-être pas vrai, si ? Je veux dire, il faudrait être sacrément cynique, manipulateur et machiavélique...

Exactement, ça ne peut pas être vrai. Non, non, non. Víctor ne me ferait jamais un coup pareil. Non, non, non, ça doit être une erreur, il y a forcément une autre explication, non, non, non.

— Mais si, j'ai entendu les gens de la compta en parler. Ils sont tous au courant.

— Il faudrait le lui dire.

— Non, pas de pitié avec celle-là. Tu as vu comme elle nous nargue avec sa bague ?

J'ai ouvert la porte en grand et, tout en remettant ma robe en place, je les ai regardées droit dans les yeux avant de retirer ma bague de façon théâtrale.

— Ne vous inquiétez pas, je ne vous narguerai plus, je leur ai lancé.

Elles n'ont même pas ouvert la bouche. Après m'avoir cassé du sucre sur le dos, elles ne mouftaient plus. Quelles salopes.

J'ai jeté la bague dans l'un des lavabos, et quand j'ai vu qu'elle était sur le point d'être aspirée dans les canalisations, je me suis précipitée pour la récupérer. C'est une chose de se laisser emporter, une autre de perdre une bague qui, pour peu qu'elle ait coûté cher, pourrait bien m'aider à survivre quelques mois de ma nouvelle vie. Parce que soit Víctor était capable de me convaincre que tout ça n'était qu'un malentendu, soit j'allais commencer une nouvelle vie illico presto. J'ai réussi à rattraper la bague à un cheveu. Un de ceux qui bouchaient le lavabo et grâce auxquels elle n'a pas été emportée dans la tuyauterie. Très digne, réprimant un haut-le-cœur, j'ai nettoyé la bague méticuleusement, d'un air détaché, et je l'ai rangée dans mon sac. Les autres étaient toujours si muettes qu'on aurait dit des figurantes de *The Artist*. Elles avaient même perdu leurs couleurs.

Je suis retournée à la soirée et j'ai cherché Víctor partout. Aucune trace de lui. Par contre, je suis tombée sur un type des

ressources humaines qui était pas mal éméché. Pas question de laisser passer l'occasion.

— Je vais toucher combien pour solde de tout compte ?

Le gars des ressources humaines a ouvert des yeux ronds, comme un personnage de manga, et il a desoûlé d'un coup.

— Ils te l'ont déjà dit ? Je croyais qu'ils voulaient attendre lundi.

J'ai pris sur moi pour ne pas partir en sucette. C'était donc vrai, j'étais virée. Relax, Bea, relax. Reste de marbre, garde ton sang-froid.

— Combien je vais toucher ?

— Eh bien, je ne sais pas... mais avec ton contrat... et comme tu étais stagiaire jusqu'à il y a un an et des poussières... je dirais environ mille quatre cents euros.

Là, le marbre et la froideur pouvaient bien aller se faire foutre.

— Sérieux ? J'ai laissé ma peau dans cette boîte, et même mes cheveux, je suis devenue à moitié chauve et on va me donner mille putains d'euros ?

À cet instant, j'ai regretté de ne pas avoir pissé dans tous les vases de la terrasse. Il était encore temps.

— Vous pouvez vous les mettre où je pense.

Et je l'ai planté là, digne et hautaine. Ça m'a fait un bien fou de marcher, malgré les talons et le Moët.

J'ai continué de chercher Víctor, mais il n'était nulle part. J'ai demandé à tout le monde s'ils ne l'avaient pas vu, même aux serveurs.

— Grand, un mètre quatre-vingt-trois, une barbe de dix jours, beau, très beau, avec une cravate vert d'eau, c'est moi qui la lui ai offerte...

— Désolé, Madame.

— Ne m'appelle pas Madame ou je te défonce. Je n'ai que trente et un ans.

— Désolé, Madame... enfin, je veux dire...

— Tu l'as vu ou pas ?

— C'est qu'il y en a beaucoup qui correspondent à cette description. Vous savez, aujourd'hui, les barbus...

— Des enfoirés de beaux gosses comme mon Víctor, non, je t'assure. Il n'y en a pas des masses.

Après le même genre de discussion avec plusieurs serveurs aux trois étages du casino, toutes aussi peu fructueuses les unes que les autres, j'ai fini par trouver Víctor. Il était là, appuyé contre une colonne. Je l'ai reconnu de dos même dans son costume, alors qu'il n'en porte jamais. J'ai respiré un grand coup, pour me détendre et ne pas lui faire une scène. Il fallait que je reste calme, il allait s'expliquer. Tout ça n'était forcément qu'un malentendu. C'était sûr. Je me suis approchée pour le regarder en face et, alors qu'il me restait à peine deux mètres à parcourir, je suis tombée nez à nez avec celle dont l'image allait alimenter mes cauchemars.

— Víctor... !

— Bea...

Víctor venait de séparer ses lèvres de celles de la fille des infos.

Et là, j'ai vraiment péché une durite. J'ai ouvert mon sac, j'ai pris la bague et je la lui ai enfoncée dans la bouche.

— Étouffe-toi avec ça, connard.

Il n'a même pas eu le temps de me répondre, parce que je suis repartie d'un pas assuré, sans un regard en arrière, ne laissant aucunement paraître que je n'étais pas habituée à porter des talons avec des litres de Moët dans le corps. J'ai alors entendu sa voix, au loin. J'ignore si c'était mon imagination, ou si j'ai mal compris à cause de tout le raffut, mais je crois qu'il a dit :

— Mais... tu m'avais donné la permission.